

—Vous savez ?

—Tout. Le séjour dans le département de la Seine vous est interdit parce que vous êtes sous la surveillance de la haute police.

—Ah ! monsieur, taisez-vous, je vous en supplie ! s'écria le matelot rougissant et pâlisant tour à tour. Pour l'amour de Dieu, ne parlez pas de cela !

—Rassurez-vous, personne ne peut nous entendre, et je vous garderai le secret.

—Mais, monsieur, qui vous a dit !

—Que vous aviez été condamné à cinq ans de reclusion pour vol. Peu importe... Je suis d'avis, moi, qu'une faute, quelle qu'elle soit, se rachète par le repentir et par une conduite irréprochable, et que le devoir de tout honnête homme est de tendre la main au coupable repentant. Les difficultés qui motivent votre refus peuvent s'aplanir ; d'ici à quarante huit heures, j'aurai obtenu pour vous un permis de séjour dans le département de la Seine, et je me ferai votre répondant.

—Ainsi, monsieur, balbutia Claude Marteau les yeux pleins de larmes, vous connaissiez ma condamnation... vous deviez croire que j'étais un misérable, et vous êtes venu à moi tout de même...

—Je suis venu, convaincu qu'un grand changement s'était fait en vous...

—Ah ! monsieur, je ne suis pas un malhonnête homme... Si vous saviez quel était ce vol pour lequel on m'a condamné... Je serais mort plutôt que de toucher à une somme d'argent... J'avais pris un pain, monsieur... rien qu'un pain, je vous le jure... D'ailleurs le jugement existe... lisez-le... vous verrez que je n'ai pas menti...

—Le code militaire est inexorable, je le sais et je l'ai prouvé... La faute était commise, il fallait la punir, mais je suis loin de vous mépriser, et ma démarche vous le prouve...

—C'est vrai, monsieur, et puisque vous vous chargez d'avoir le permis de séjour, j'accepte plutôt cent fois qu'une... et je vous remercie du fond du cœur. Je suis un ignorant... Je ne sais pas bien parler, mais demandez-moi de me jeter dans le feu pour vous, ou de me faire couper en quatre morceaux... vous verrez si j'hésite ! Ah ! vous êtes un vrai homme...

L'émotion du marin était évidemment sincère. L'ombre d'un doute ne pouvait s'élever sur sa bonne foi.

Fabrice, tout en se disant qu'il venait de s'assurer le dévouement absolu de Claude Marteau, tira son portefeuille et traça quelques mots sur une carte de visite.

—Vous savez lire ? demanda-t-il ensuite au batelier.

—Oui, monsieur.

—Prenez cette carte, et, dès que vous aurez reçu votre autorisation, venez à l'adresse que je viens d'écrire. Je vous installerai aussitôt.

—Bien, monsieur.

—Et prenez ceci en même temps... ajouta Fabrice qui joignit à sa carte deux billets de cent francs.

—Ces billets de banque ? balbutia Claude ébahi, pourquoi faire ?

—Pour vous vêtir convenablement... Vous devez avoir besoin de beaucoup de choses...

—Dame !... il est sûr et certain que je manque un peu de linge...

—A votre arrivée à Neuilly je vous remettrai l'argent nécessaire pour acheter les embarcations... Je m'en rapporterai à votre goût pour le choix des modèles... Je tiens essentiellement à posséder dans ma flottille un yacht ou un sloop fin voilier.

Les yeux du matelot étincelèrent.

—Ça me connaît, monsieur ! dit-il. Soyez tranquille, vous serez content...

—J'y compte... Maintenant une recommandation...

Claude Marteau prit un air attentif.

—Inutile de dire à qui que ce soit, continua Fabrice, que je m'occupe de vous et que je vous emmène à Paris. La moindre indiscretion à ce sujet pourrait m'empêcher d'obtenir le

permis de séjour... Je vous recommande le silence, dans votre intérêt...

Je serai muet comme un poisson.

—C'est bien... Nous voici presque en face de la villa... Pronez les avirons et nagez vigoureusement, car ces dames doivent être impatientes...

Le matelot rayonnant aborda en quelques coups d'aviron, à la minute précise où Paula et ses hôtes, ayant vu venir l'embarcation, sortaient de la grille.

Les dames s'étaient munies d'ombrelles et les hommes de larges chapeaux de paille.

Paula en avait pris un pour Fabrice, à qui cette attention délicate parut à bon droit significative.

Tout le monde s'embarqua.

Claude Marteau gagna le large et rama lentement.

—Tonnerre de Brest ! se disait-il en pensant à Fabrice. Oui, ce particulier là est un vrai homme ! Moi qui le prenait l'autre jour pour un surnois et pour un pas grand-chose de bon ! Ça prouve bien que je suis une fichue bête ! Mais, as pas peur ! on lui revaudra ça... Si jamais je me grise, je veux ne plus boire que de l'eau jusqu'à la fin de ma vie !

Le canot glissait entre les doux rives vertes et fleuries au-dessus desquelles se montraient les blés naissants, émaillés de bluets, de marguerites et de coquelicots.

Les haies, les prés, les arbres, tout était en fleur.

—Mes amis, disait Jacques Lefebvre, voilà ce que j'appelle la campagne. Mettez des squares dans tous les coins de Paris, embellissez le bois de Boulogne, le bois de Vincennes, faites des parcs, plantez des arbres, creusez des rivières et des lacs, jamais vous n'obtiendrez l'air pur, l'aspect pittoresque, la grandeur vivifiante de la vraie campagne que le bon Dieu tout seul a pris soin d'arranger...

Edmée témoigna le désir de faire un bouquet.

Le canot aborda. Les promeneurs descendirent, et, au risque de se voir chercher noise par quelque garde champêtre malencontreux, foulèrent le tapis d'émeraudes des belles pelouses qui s'étendaient à perte de vue.

Fabrice avait offert son bras à mademoiselle Baltus, et tous deux marchaient en silence, un peu à l'écart, s'absorbant ou tout au moins paraissant s'absorber dans la contemplation du paysage.

Était-ce bien la contemplation de la nature qui les rendait silencieux ?

Nous croyons, nous que Fabrice pensait au passé plein de ténèbres et de sang, à l'avenir plein de lumière et d'or, et que Paula pensait à Fabrice.

Le grand lévrier Fox les suivait la tête basse.

Le neveu de M. Delarivière fut le premier à rompre le silence.

—Ah ! murmura-t-il tout à coup d'une voix qu'il sut rendre tremblante, M. Lefebvre a mille fois raison !... Que la campagne est belle !... Comme on serait heureux de vivre ici, loin du monde, au milieu de ces champs fleuris et de ces eaux limpides, n'entendant que le bruit de deux cœurs qui battent l'un près de l'autre et l'un pour l'autre...

Paula, très émue, leva sur Fabrice ses grands yeux empreints d'une indéfinissable langueur.

—Aimeriez-vous vraiment une telle existence ? demanda-t-elle.

—Ah ! de toute mon âme !

—Oui, pendant quelques jours peut-être, mais pour qui-conque est habitué à la vie de plaisir, la fatigue résulte vite de la solitude...

—J'ai parlé de la solitude à deux...

—On se lasse aussi de celle-là... Un jour vient où le monde oublié reprend ses droits et s'impose de nouveau...

—Jamais répliqua Fabrice avec feu.

Paula Baltus secqua la tête.